



L'ŒIL DE L'EUROPE

Dans *La Pêche miraculeuse* de Conrad Witz, le Léman devient, en 1444, le premier paysage identifiable de la peinture européenne. Mais il n'en est pas moins, d'emblée, un paysage intérieur: le Môle y fait écho à la forme même du Christ, et l'eau du Léman nous apparaît lisse comme une âme sans péché. Autant qu'il obéissait au tracé du lac et des montagnes, le peintre suivait les contours du sacré. Le Léman fut l'œuvre de sa foi. Plus tard, il sera le reflet de nos mythes, de nos passions et de nos rêves, le lieu de nos espérances et de nos mélancolies – n'est-il pas secrètement présent dans la fameuse gravure de Dürer, *Melancholia* ?

C'est du moins ce que nous suggère, par son titre même, *Lemancolia*, une saisissante exposition dont le catalogue propose en outre une anthologie des grands textes littéraires suggérés par ce miroir des âmes; miroir si vivant, si suggestif, si expressif, qu'on voudrait l'appeler l'œil de l'Europe.

Mais cet œil, bien sûr, a le regard qu'on lui prête. De Conrad Witz à nos jours, le Léman matériel est habité par nos visions spirituelles. On pourrait même dire qu'il leur complait. Pendant la période romantique, où les orages étaient désirés, n'a-t-il pas connu, comme par hasard, plus de tempêtes que durant tout le reste de son histoire ? Le pré-romantique Rousseau prend soin de raconter, dans la *Nouvelle Héloïse*, l'une de ces tempêtes, qui ne fait qu'illustrer celles des cœurs. Un peintre anonyme genevois du dix-neuvième siècle va représenter, avec grandiloquence, un « Naufrage sur le Léman ». Mais surtout, le 16 juin 1816, entre deux roulements du tonnerre, entre deux éclairs qui suspendent le lac aux nuages, Byron narre au couple Shelley des histoires de fantômes. Mary Shelley, dans la pénombre chavirée, entrevoit Frankenstein. L'orage va frapper à nouveau dans l'*Éternel Retour*, ce film où Jean Cocteau, impavidement romantique en plein vingtième siècle, va réinterpréter, sur le Léman, le mythe de Tristan et Iseut.

Et la peinture ! Selon Ruskin, Turner peignit le Léman pour lutter contre la peur de mou-

rir. On est en droit de penser que la lutte fut victorieuse: ses œuvres délivrent le paysage de sa pesanteur; elles transforment la pierre en eau, l'eau en air, et les formes en couleurs. À l'inverse, François Bocion paraît peindre de la manière la plus modestement précise, la plus naturaliste, au point de faire l'admiration de ses contemporains scientifiques, frappés par la justesse de son regard et de ses couleurs. Pourtant, le merveilleux, souvent, naît à la pointe de la précision, comme dans cette *Promenade au coucher du soleil*...

Voici Courbet, peintre d'un Léman violent et noirâtre, d'un Léman révolté, pour ne pas dire davantage; voici Gustave Doré, infiniment doux au contraire, qui fait du lac et même d'un cimetière lacustre les lieux suprêmement habitables d'un conte pour enfants. Hodler, lui, peindra le Léman aux couleurs d'un bonheur conquérant, puis d'une douleur accablée. Après Félix Vallotton, Kokoschka découvrira, dans les eaux contemplées d'en haut, la « planéarité du paysage »; Georges Rémi, dit Hergé, y affinera sa ligne claire, et Marcel Duchamp va leur tourner le dos pour leur préférer une cascade secrète. Mais fût-ce par son absence, le lac, toujours, brille de mille feux. De toute sa beauté, l'œil de l'Europe nous regarde.

Étienne Barilier, écrivain

NOTA BENE

Lemancolia, Musée Jenisch, Vevey
Commissaire Dominique Radrizzani
Jusqu'au 13 octobre